

de M. Guillemot, *Compton Bay*, de M. Pozer, de Québec, et *Pacifique*, de M. Lanctot.

Des paris pour un montant de plusieurs milliers de piastres étaient engagés sur le résultat : *Christine Neilson*, étant la favorite, puis venait *Compton Bay*.

A 3 hrs. 30, le signal fut donné et les huit chevaux s'élançèrent dans l'arène. *Christine Neilson* prit les devants et passa la première devant l'estrade des juges. Elle garda l'avantage jusqu'à la fin et battit ses concurrents d'environ un quart de mille. Elle ne perdit pas un instant l'avantage et remporta le premier prix de \$300 aux acclamations unanimes. La seconde bourse de \$150 et la troisième de \$50 ont été vivement disputées entre *Bay Kom*, *La belle Canadienne* et *Compton Bay*. Finalement la fortune se déclara pour les deux premiers, qui arrivèrent au but dans l'ordre où ils sont nommés ci-dessus.

*Christine Neilson* a fait ses quinze milles en 46 minutes 54 secondes. Les juges étaient MM. Quintal, F. X. Archambault et Decker. Ils se sont acquittés de leurs devoirs de manière à satisfaire tous les spectateurs.

## LE FORT DE CHAMBLY

### ERREURS HISTORIQUES

Monsieur le Rédacteur,

Quelques erreurs historiques se sont glissées dans l'étude magnifique qu'a faite "Trifluvien" sur le chant de M. Sulte, connu sous le nom de "Le Fort de Chamby" et qui a été publiée dans "l'Opinion Publique," le 1er octobre dernier. A la note sur le Fort, l'auteur me permettra de corriger des dates et des faits d'une importance réelle puisqu'il s'agit d'histoire. Ce n'est pas en 1666, que le 1er fort a été bâti ; mais bien en 1665, comme le prouvent les mémoires de l'époque.

De plus, l'auteur ajoute que le Fort a été incendié en 1775, c'est au mois de juin 1776, que les troupes se retirèrent de Chamby, en mettant le feu au Fort. Il dit de plus : "Depuis cette époque, il est resté dans l'état où l'a réduit l'incendie." C'est une nouvelle erreur, car le général Carleton fit réparer les désastres que causa l'incendie, et il y installa une garnison.

Quand à la poésie de M. Sulte, elle n'a jamais été écrite en 1863 ; mais bien le 9 janvier 1865, époque où M. Sulte était à Chamby et composa les belles strophes que tous les amateurs de la littérature canadienne ont lues avec bonheur.

Puisse M. J. Bte. Labelle, notre habile artiste canadien, mettre en musique cette patriotique poésie, afin de propager le culte du souvenir parmi les élèves de nos institutions.

Je dois ajouter que la poésie de M. Sulte a été publiée en France, en 1867. Mais depuis cette date, il n'a plus été question du Fort, et ce n'est que depuis l'automne dernier que des citoyens de Chamby se sont occupés de sa conservation.

Avant de terminer, je dois ajouter que le Révd. Messire Pierre Marie Mignault, vers 1854 ou 1855, avait fait des efforts auprès du gouvernement provincial dans le but d'obtenir le vieux fort, pour servir d'abri aux sourds-muets et par ce moyen favoriser leur éducation. Mais tout fut inutile et peu de temps après le Fort abandonné dut subir l'outrage du temps. En effet, il ne reste plus que des ruines, mais encore grandes et majestueuses qui attestent un glorieux passé. Elles seront conservées, nous n'en doutons pas. La presse, toujours puissante, viendra au secours des quelques voix qui se sont fait entendre ici et même au-delà du Canada, en France et aux Etats-Unis. Le pays ne peut rester sourd à la voix de l'honneur de Chamby.

ARCHÉOLOGUE.

# MADELETTE

## RECIT DU PAYS BASQUE

II

(Suite.)

Mme de la Vernède avait apprécié le sentiment de convenance qui interdisait à Madelette de vivre au château sous le même toit que celui qui n'était encore que son fiancé : la jeune fille demeurait donc chez sa tante ; elle voyait Cyrille tous les jours ; tous les jours il venait s'asseoir auprès d'elle, et tandis qu'elle travaillait, lui parlait de l'avenir. Il en parlait le plus souvent avec timidité et une sorte de crainte, mais enhardi par un silence souriant, il osait quelquefois aussi demander à Madelette de fixer l'époque de son bonheur. Alors cette physionomie, tout à l'heure gracieuse et caressante, s'assombriait subitement, et Madelette répondait : — "Attendez !" — non pas avec la perfide coquetterie déployée par Rose Laparade à l'égard de José Manoël, mais avec un accent qui prouvait trop au pauvre Cyrille, que ce mariage qu'elle promettait, en l'éloignant toujours, n'était qu'un consentement de sa raison. En effet, elle se dévouait à lui volontiers, mais ne se donnait pas avec élan ; le chagrin et l'épreuve l'avaient mûrie, elle reléguait maintenant son amour pour José parmi les hochets de son enfance : elle sentait que le seul Cyrille lui inspirait cette estime qu'une femme doit avoir pour son mari. Mme de la Vernède, la tante Cabarous l'exhortaient à prendre un parti ; persuadée enfin que son refuge était le mariage, Madelette ne balançait plus, et au printemps de cette année-là, s'engagea solennellement à épouser son cousin dès l'automne suivant. Mais à peine eut-elle formulé cette résolution qu'elle la regretta. Une figure qu'elle croyait bannie à tout jamais de sa mémoire, revint l'obséder sans trêve ; elle sentit que le devoir ne pouvait remplir à lui seul l'âme d'une fille de vingt ans, qui a déjà entrevu la passion ; elle sentit que si son amitié réfléchie était pour Cyrille, un penchant instinctif l'entraînait ailleurs, ou plutôt la simple et honnête enfant ne sut analyser rien de tout cela. Elle trouvait José Manoël en rêve, et la réalité qu'elle acceptait lui faisait peur : mais tous ses soins tendaient à dissimuler ce retour de folie dont elle avait honte. Jamais elle n'eut l'idée de revenir sur la parole donnée, et si la clairvoyance de Cyrille devina quelque chose de ce trouble, il dut lui savoir gré du moins de la loyauté avec laquelle son cœur y résistait. Les mois s'é-

coulèrent trop vite pour elle, trop lentement pour lui, tant la crainte et l'espérance, la tristesse et le désir, ont une façon différente de mesurer la vie. Ils pouvaient compter maintenant les jours qui les séparaient de celui de leur mariage, et si l'un d'eux les trouvait longs comme des siècles l'autre pensait en frissonnant qu'ils s'envolaient avec la rapidité d'un songe. La pauvre fille paraissait si soucieuse et préoccupée que Mme de la Vernède jugea nécessaire de l'étourdir un peu aux approches de l'acte où elle se jetait avec une si visible épouvante : elle la pressa de prendre sa part d'une fête dont l'annonce mettait en émoi la population quasi espagnole des Basses-Pyrénées.

Un jeune *matador* qu'on venait d'applaudir à Madrid, dans les courses royales, était attendu au cirque tauromachique de Saint-Esprit des Landes (1) ; les touristes, le monde brillant de la saison des bains, les hôtes de Bagnères, de Barèges, des Eaux-Bonnes, de Biarritz, des notabilités aristocratiques, des artistes accourus de Paris envahissaient Bayonne ; les hôtels regorgeaient ; aussi Madelette, qui gardait de merveilleux souvenirs d'un spectacle de ce genre, s'estima-t-elle fort heureuse qu'une ancienne voisine d'atelier voulût bien offrir l'hospitalité pour les trois jours de courses.

Tout d'abord l'aspect de la ville lui parut féérique. De Bayonne à Saint-Esprit, qui se relie l'une à l'autre par un pont jeté sur l'Adour, les maisons étaient décorées de banderoles et de festons de feuillage. De longues draperies flottaient à toutes les fenêtres ; les jeunes visages à demi abrités par l'éventail ouvert en guise de parasol, les blanches et les brunes épaules voilées de mantilles, — car un jour de *corrida* toutes les femmes coquettes, espagnoles et françaises, arborent mantille et éventail, — se détachaient comme autant de fleurs épanouies sur la pourpre du balcon. L'Adour semblait semé de millions de paillettes ; sur le pont, voitures et piétons s'alignaient en deux files serrées. C'était autour de l'hippodrome une mer houleuse de têtes de chevaux et de têtes d'hommes, chaque attelage secouant des grelots sonores, dont le bruit se mêlait au murmure confus de la foule, à l'éclat des fanfares, aux chants avinés des buveurs attablés en plein air, aux rires des fillettes et aux beuglements des bêtes encore emprisonnées dans le *toril*. Audessus de tout cela, un ciel de saphir, un nuage de poussière, non pas de cette triste poussière grise qui, dans les climats froids, ternit et attriste les objets, mais une poussière scintillante comme une buée d'or, qui prête au tableau qu'elle enveloppe des contours indécis, flottants, d'un vague poétique qui laisse le champ libre à l'imagination.

Au moment où Madelette éblouie, gravissait lestement, en se serrant contre sa compagne, les marches de la rotonde en bois, surmontée de bannières, que l'on décore du nom de cirque, elle s'entendit appeler par une voix bien connue. C'était Mlle Rose Laparade, plus belle que jamais sous un magnifique châle rouge. La jeune fille n'eut pas le temps de lui répondre, car un flot de curieux les sépara violemment, et elles ne se retrouvèrent que dans l'intérieur de l'hippodrome, assises à une assez grande distance l'une de l'autre.

Derrière Madelette, deux ouvriers endimanchés échangeaient leurs réflexions sur les courses et le *torero* : c'était disaient-ils le meilleur élève de Montès, il avait été porté en triomphe à Séville, à Cadix ; la reine lui avait envoyé une agrafe de pierreries en gage d'estime. — Sais-tu son nom ? demanda l'un des hommes.

— Regarde l'enseigne : *El Moreno*.

— *El Moreno* ! c'est son nom de cirque ; mais il y en a plus d'un qui prétend l'avoir reconnu pour un enfant de Bayonne, dont il ne ferait pas bon prononcer le nom devant certaines gens, devant les Peyrafitte qui viennent là-bas par exemple.

— Non, dit un autre en les interrompant ; on me l'a montré ce matin au café, et je puis vous assurer qu'il est beaucoup plus vigoureux et plus joli garçon que ne l'était José Manoël.

— Sortons, on étouffe ici, dit Madelette à sa compagne d'une voix altérée ; mais sortir devenait impossible. Le cirque immense avait été envahi peu à peu ; la foule s'y précipitait avec un fracas de vagues en furie ; toutes les loges étaient comblées. De l'autre côté, sur l'amphithéâtre, s'échelonnaient des groupes de tous les pays, de tous les types, dans tous les accoutrements imaginables, depuis l'artisan bayonnais coiffé de son bérêt de laine jusqu'aux gitanoes de la frontière, drapés dans leurs guenilles de couleurs voyantes, la tête surmontée de vastes chapeaux de paille, à la façon des bergers arabes. C'était un tohu-bohu de clinquant, de visages cuivrés à ravir un peintre.

Pendant les courses, le peuple est souverain et jouit d'une licence complète : on s'en aperçoit au tumulte, à l'échange bruyant de libres plaisanteries, tant en espagnol qu'en français ou en patois. Cependant le silence s'établit comme par enchantement lorsqu'à un signal donné la quadrille entra dans toute sa majesté rayonnante : en tête marchait la première *épée*, *El Moreno*, sanglé dans sa *faja* de soie orange et vêtu d'un costume de Figaro en satin blanc, dont l'étoffe disparaissait entièrement sous l'abondance des aiguillettes, des passementeries pailletées et tordues en tous sens. Bien des femmes remarquèrent, sous le feu de ces ornements capricieuses, une taille souple et fine, une jambe admirablement moulée dans un bas de soie brodé aux coins, des traits grecs et de beaux cheveux noirs dont les boucles rebelles échappaient au nœud de rubans nommé *mona* qui les rattachait au chignon. Derrière lui s'avançaient la seconde *épée*, puis l'armée des *banderilleros* et des *chulos*, tous en magnifiques costumes andalous, la *montera* sur l'oreille, la résille au vent, la cape de soie chatoyante sur le bras, et enfin les *picadores* à cheval, armés jusqu'aux dents, comme des chevaliers du moyen âge partant pour quelque tournoi.

(1) Saint-Esprit, construit sur la rive droite de l'Adour, n'est qu'un faubourg de Bayonne.

III.

Peut-être n'oublie-t-on pas toujours, mais à ce point sûr on se résigne, et il n'est pas de blessure qui ne finisse par se fermer. Si cela est vrai pour les plus grandes douleurs de la vie, pour ces douleurs sans remède, dont il semblerait d'abord que le cœur dût saigner éternellement, combien n'est-ce pas plus vrai pour les rêves trompés de la vingtième année ! Les larmes qu'on verse alors sèchent comme la rosée, et plus tard quand on a réellement souffert, on s'étonne d'avoir donné le nom de souffrance à ces orages fugitifs. — En fut-il ainsi pour Madelette ? A cinq ans de là, nous la retrouvons à Ustarritz, et l'on sait ce que cinq ans amènent de changement dans les caractères et sur les visages. Madelette est devenue l'une des plus jolies filles du pays, bien qu'elle soit restée la svelte et petite personne d'autrefois. En contemplant ces yeux de velours si longs que la frange des moelleuses paupières projette une ombre sur toute la joue, ce beau front d'un ton olivâtre, mais délicat et couronné de deux larges bandeaux noirs sur lesquels frissonnent des lueurs d'acier, un artiste eût cru voir une madone andalouse détachée de son cadre. Cette madone était d'ailleurs excellente ménagère et ouvrière infatigable. Si elle parlait peu, si elle ne se mêlait jamais aux danses du village, ce n'était pas mélancolie, mais fierté disait-t-on. Sans qu'elle en fût jamais convenue, tout le monde savait qu'elle s'était promise à son cousin Cyrille Cabarous, et depuis que Cyrille était devenu le précepteur des *petits messieurs* de la Vernède, les paysans d'Ustarritz comprenaient qu'il  *tint son rang*, et n'osaient plus le tutoyer. Il était tout simple que Madelette voulût se rendre digne par sa tenue et ses manières d'un personnage aussi bien placé. Ce qui étonnait, c'est que le mariage tardât si longtemps à s'accomplir. On avait pensé d'abord que Cyrille voulait laisser à la population dévote du pays le loisir d'oublier ce qu'elle avait regardé comme une apostasie, mais le prétendu scandale n'existait plus que dans l'imagination fanatique de la veuve Cabarous. Quelle raison pouvait donc empêcher la noce d'avoir lieu ?

On applaudissait déjà. Madelette ne regardait que le *matador* : il avait mis un genou en terre et adressait aux dames un petit discours en espagnol, fort galant et bien tourné, leur dédiant sa première victime. — C'est lui ! dit Madelette, si bas que sa compagne l'entendit à peine.

La porte du *toril* s'était ouverte, le taureau entra en labourant le sol de ses cornes, éventrait sur son chemin deux ou trois chevaux et se lançait tête baissée au milieu de l'essaim des *chulos*. Il y eut un mouvement universel d'éventails. Madelette, qui n'avait pas d'éventail, mit ses deux mains sur ses yeux en poussant un cri. Quand elle releva la tête, elle vit trois chevaux renversés, et José le pied posé entre les cornes du taureau qu'il franchissait d'un bond. On applaudissait des loges, de la galerie ; l'admiration devenant du délire ; l'orchestre sonna la mort, et au même instant un vivat assourdissant, hurlé par des milliers de voix, retentit au loin dans les rues de Bayonne. Les fleurs, les rubans, les mouchoirs volèrent dans l'arène, des trépiglements convulsifs ébranlèrent les gradins. *El Mereno* avait d'une seule estocade fondroyé son adversaire ! — Quelques instants après, un tintement de grelots apprit à Madelette que des mules empanachées emportaient les morts. Pendant ce temps, *El Moreno*, drapé dans sa *muleta* écarlate, promenait un regard tranquille autour de lui. Ce regard passa sans s'arrêter sur Madelette, puis alla se fixer avec une singulière expression d'ironie sur Rose Laparade qui, ravie, éperdue, s'accoudait à la balustrade. Sans mot dire, il marcha jusqu'à elle, et d'un geste adroit lui lança une des larges cocardes de satin qu'il avait arrachées au taureau, puis il alla reprendre sa place et attendit la deuxième course. Il y en eut dix, et ce ne fut pour lui qu'une longue ovation, bien que tous ses antagonistes fussent braves, un seul tuant jusqu'à cinq chevaux et estropiant deux hommes. Lorsque le dernier coup de *descabello* fut porté au dernier taureau, on ne s'entendait plus dans l'enceinte. Ceux que leur enthousiasme avait trop enroués secouaient des sonnettes, frappaient sur des tam-tams, se démenant comme des possédés. Il n'y avait pas un homme qui ne fût jaloux, pas une femme qui ne fût amoureuse. *El Mereno*, bouquets, bravos, *El Moreno* recevait tout avec une insouciance superbe, en *matador* habitué au triomphe, appuyé d'une main sur son épée, de l'autre chiffonnant la dentelle de son jabot. Il y a un singulier prestige dans ces prouesses héraultiennes : la timide Madelette, l'ardente Laparade le subirent également. Toutes deux quittèrent le cirque fascinées ; seulement leurs impressions se traduisirent de façons toutes différentes.

Le soir, Mlle Rose adressait une longue lettre humble, repentante, à son ancien adorateur.

Madelette cependant demandait pardon à Dieu et à Cyrille du vertige qu'elle éprouvait. Jamais elle n'avait passé une nuit aussi agitée ; elle s'était si bien accoutumée à l'idée de ne plus revoir José, que sa nouvelle incarnation dans la personne du *matador* *El Moreno* la troublait comme une apparition surnaturelle. Il lui semblait que tous les projets, auxquels naguère elle avait souscrit, devenaient désormais impossibles à réaliser, qu'exposée à rencontrer José Manoël, elle ne pouvait plus être la femme d'un autre. Que lui était pourtant cet homme qui n'avait pas su la reconnaître, qui n'avait pas même daigné la regarder ? Hélas ! son cœur lui répondait qu'il n'est pas besoin d'être aimé pour aimer de toutes ses forces et qu'il y a des dédains qui attachent plus qu'une grande affection. Et la tête enfoncée dans son oreiller, Madelette rougissait de ne pouvoir arrêter l'esor de sa pensée vers ce cœur de cirques, sans famille, sans principes, sans demeure et sans nom, qui jouait son salut contre quelques bravos ; puis à la seule pensée de la cocarde jetée si impudiquement à Rose Laparade, elle se sentait presque mourir. L'épreuve devint plus cruelle le lendemain.

(A continuer.)

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré. — Lafond et cie. 25 cents la boîte.